ou l'histoire détournée

Ce fut alors qu'il décida de renforcer la défense intérieure de la ville par l'envoi de nouveaux contingents. Environ 2 000 hommes parvinrent à s'y introduire.

Dos au mur, l'armée française qui venait de perdre son commandant en chef, menacée par l'épuisement des vivres et des munitions, se lança à corps perdu dans la bataille. Tous les efforts furent concentrés sur Babel Jabia. Durant toute la journée du 12, un bombardement intensif parvint à faire une trouée dans la muraille. C'est la fameuse brèche par laquelle vont s'engouffrer les assaillants. Le 13 octobre à sept heures du matin, l'assaut fut donné. Sitôt le mur franchi, la colonne se heurta à un mur de feu.

Mais voilà, avec hadj Ahmed, la France avait un grave contentieux. L'année précédente (1836), les Constantinois infligèrent une terrible défaite à l'armée française. L'honneur de la France et de son armée appelait donc une revanche.

«Un combat de maisons et de barricades s'engagea acharné et terrible, et dura plusieurs heures.»[8] Ce fut alors qu'un événement extraordinaire faillit renverser complètement le cours des choses. Une des nombreuses mines placées tout au long de la muraille explosa, elle fit une centaine de morts, dont 40 Français. Le bey Ahmed eut à regretter par la suite l'absence de gens experts dans cette partie de l'art de la guerre. Les assiégés ne surent pas profiter de ce moment de panique générale, ils ne parvinrent pas à repousser les assaillants qui arrivaient par vagues successives. Plus tard écrira Besson (intendant civil), dans une lettre confidentielle au ministre de la Guerre : «Si l'attaque, ébranlée un moment par l'explosion d'une mine, n'avait pas réussi, si l'ennemi avait amené nos troupes sur nos batteries éteintes, ce qui a failli arriver, l'armée était perdue.»[9] Le renversement de situation n'eut pas lieu.

Nous disposons de nombreux témoignages qui ont relaté cette journée du vendredi 13 octobre 1837. Pas un seul qui eut à raconter ces événements ne put passer sous silence la résistance extraordinaire des Constantinois. Ce qui fit écrire à Devoisins cet hommage à peine voilé : «La résistance acharnée de Constantine fut aussi glorieuse que l'attaque (…) Chaque habitant concourut à la défense des remparts de cette ville ; des femmes furent tuées les armes à la main, et des juifs mêmes faisaient, de gré ou de force, les corvées de batteries de la place.»[10] Même le sinistre Saint Arnaut ne put taire son admiration : «Toutes les murailles, toutes les maisons, toutes les fenêtres sont garnies de turbans. C'est un mur de feu que l'on a devant soi.»[11] Et il ajoute plus loin : «Quelle scène, quel carnage, le sang faisait nappe sur les marches… Les Turcs cherchaient peu à se sauver, et ceux qui se retiraient profitaient de tous les accidents des murs pour faire feu sur nous…» Un autre témoin, le Dr Sédillot, rapporte, à propos des nombreuses victimes françaises : «Quel spectacle s'offrait à nos yeux ! plusieurs rangs de cadavres superposés dans la boue et les décombres… les grandeurs de blessures montraient qu'elles avaient été faites à bout portant et dans des luttes corps à corps… Les zouaves et les soldats du 2e léger et du 47e formaient la plus grande masse des morts.»[12] La bataille dura toute la journée. Finalement, les Français parvinrent à prendre La Casbah des janissaires, ce qui mit fin à la résistance. Le soir, un messager remit au général Rulhière, nouveau commandant de la place, une lettre dans laquelle les autorités de la ville faisaient acte de soumission.

Le bey Ahmed, qui crut jusqu'à la dernière minute que la ville allait tenir bon, dut se rendre à l'évidence en voyant les colonnes ennemies pénétrer l'une après l'autre dans la ville. «De grosses larmes tombèrent de ses yeux, raconte un témoin, puis faisant subitement volte-face, il s'éloigna.»[13] Commençait alors pour lui un autre épisode de sa vie tourmentée. Un épisode de résistance à l'occupation française pour tenter de récupérer son trône perdu.

Qu'advint-il des chefs Ben Aïssa et Ben Labjaoui ? Selon les témoignages recueillis par Mercier, caid eddar périt, couvert de blessures, sur le rempart de la ville parmi les combattants. Quand à Ben Aïssa, atteint de quatre blessures, il fut entraîné par son fils qui combattait à ses côtés, avec nombre de ses compagnons, ils parvinrent à quitter la ville en passant de rocher en rocher.[14]

Est-ce cela ce qu'on appelle «une journée sans gloire» ? Si Constantine a perdu la bataille de 1837, ce n'est ni par manque de courage ni par manque de combativité. Les causes de l'échec, il faut aller les chercher dans l'art de la guerre, les armements utilisés, toutes choses qui renvoient à l'état de développement de deux organisations.

3. Les pertes françaises, morts dans les marécages ?

Combien de Français ont-ils péri lors de la prise de la ville ? Dans son rapport au ministre de la Guerre, Valée, nouveau gouverneur général, donne les chiffres suivants :

Officiers : 16 tués, 52 blessés.

Sous-officiers et soldats : 86 tués, 474 blessés.

Morts de maladie : officiers 5 ; sous-officiers et soldats : 39

Mais ces «chiffres officiels paraissent très inférieurs à la réalité[15]», estime C.A. Julien. Avant lui, M. Emerit avait donné la même appréciation : «Ces chiffres étaient très inférieurs à la réalité.[1]» Il faudrait consulter les archives pour établir l'ampleur exacte des pertes françaises, mais à lire les différentes relations établies par les témoins, on est très loin des déclarations officielles. Contrairement au mythe répandu par l'historiographie coloniale, ce ne sont pas les maladies qui ont été la principale cause de la mortalité des soldats français, mais bien les balles des résistants constantinois.

Un mot enfin sur les marécages de Sidi Mabrouk. Ils n'ont jamais existé pour la simple raison, que cette zone est très dénivelée et où ne coule qu'un mince cours d'eau. D'ailleurs, c'est là que le commandement français a choisi d'établir son quartier général.

4. Ceux qui périrent sur les rochers

A. Merdaci affirme : «Seules les femmes ont été poussées dans les précipices qui enserrent le rocher, subissant, en cette affligeante circonstance, la tyrannie des pères, maris et frères, qui les ont sacrifiées pour préserver leur honneur, et aussitôt tomber dans la flétrissure de la reddition.»

Que disent les faits ?

De nombreux auteurs ont relaté dans quelles circonstances la terrible tragédie qui coûta la vie à des centaines de Constantinois eut lieu. Leurs versions ne diffèrent pas trop les unes des autres. Pellissier de Reynaud, qui est la source de nombreux historiens, rapporte que «pendant l'assaut, une partie de la population effrayée avait cherché à fuir par les côtés de la ville qui n'étaient pas exposés à nos coups ; mais un grand nombre de ces malheureux périrent dans cette fuite dangereuse à travers les rochers escarpés, d'où ils ne pouvaient descendre qu'au moyen de longues cordes que leur poids brisait.» Pellissier qui n'a pas assisté à la prise de Constantine reprenait des témoignagres de témoins visuels tels que le sieur Wagner, un botaniste bavarois qui accompagnait l'expédition. Wagner écrit : «Pour s'assurer la retraite vers La Casbah et une issue hors de la ville, beaucoup s'élancèrent à travers les rochers vers la plaine, du côté du midi ; plusieurs se tuèrent en tombant, d'autres se blessèrent ; quelques-uns traînèrent péniblement jusqu'aux jardins méridionaux, ou furent emportés par leurs parents ; 200 cadavres gisaient au pied du rocher.[16]» Quand plus tard E. Mercier écrira l'histoire des deux sièges de Constantine, il relatera cet épisode avec un peu plus de détails : «A mesure que les troupes gagnaient du terrain en ville, une foule de gens et même des femmes et des enfants, avaient reflué vers La Casbah. Les premiers arrivés essayèrent de fuir par les escarpements, et se soutenant au moyen de cordes fixées à la muraille, bientôt le nombre de fuyards augmentant avait produit une poussée irrésistible et précipité le premier rang dans l'abîme… On apercevait, au fond, des entassements de cadavres, et sur les anfractuosités, se tenaient accrochés des malheureux poussant des cris lamentables.» Mercier prétend que les vainqueurs aidèrent les survivants à s'arracher à l'abîme, mais Badjadja de son côté affirme le contraire. Les soldats français auraient, selon lui, coupé les cordes pour laisser s'écraser les survivants. Malheureusement, aucune source ne nous signale cette version des faits. Par contre, nous savons, notamment par un témoin oculaire, Devoisins et par Pellissier qui reprend son témoignage presque mot à mot, que l'armée française commit un véritable crime de guerre contre des populations désarmées.

«Si vous manquez de poudre, nous vous enverrons ; si vous n'avez pas de biscuit, nous partagerons le nôtre avec vous ; mais vous n'entrerez pas dans la ville, tant que nous serons vivants, et vous n'en serez maîtres qu'après nous avoir tués.»

Au moment de l'assaut final, des foules de fuyards «de vieillards, de femmes et d'enfants» sortaient des entrailles du ravin pour aller se disperser le long des berges du Rhummel. Les Français positionnés sur le Coudiat Aty, «avancèrent, écrit Devoisins, deux pièces de montagne, et lancèrent quelques obus au milieu de cette nappe mouvante de têtes et de burnous, qui recouvrait les abords de la ville les plus rapprochés de nos positions.» Et Devoisins poursuit en donnant ces détails terrifiants : «Les frémissements qui suivaient la chute de chaque projectile indiquaient quels cruels effets il avait produits[17]». Des auteurs français ont tenté plus tard de justifier cet épisode en faisant valoir, que parmi les fuyards, il y avait des hommes armés, mais cela ne saurait justifier cette exécution sommaire au canon de femmes, d'enfants et de vieillards.

Où Merdaci est-il allé chercher que les maris ont poussé leurs femmes dans le ravin ? Pourquoi ce scénario et à quelle fin ? Est-ce ainsi que l'on rend justice aux sacrifices d'une population victime d'une guerre de conquête ?

5. En forme de Conclusion

En guise de conclusion, cette brève évocation des torts faits à Constantine par la conquête. Son auteur est un jeune naturaliste bavarois, M. Wagner, qui accompagnait l'armée expéditionnaire. Voilà ce qu'il écrit dans une de ses lettres :

«La prise de Constantine était nécessaire à l'honneur de la France, mais c'est un événement funeste à la civilisation de la régence. Des milliers de familles arabes errent maintenant dans les sables du Sahara, elles implorent l'hospitalité sous la tente de ces tribus nomades, qu'eux, habitants des villes, ne regardaient qu'avec dédain ; elles abandonnent leurs habitations commodes, renoncent à leurs travaux industriels pour partager la couche du Bédouin (…)

Et pour comble de dérision, le zèle scientifique de quelques savants ravit aux Arabes restés à Constantine leurs derniers moyens d'instruction, leurs livres, si rares dans la régence que bien des musulmans les regardent comme la plus précieuse de leurs richesses ; un seul livre compose souvent toute la bibliothèque d'une famille maure, et ce livre est conservé avec vénération, considéré comme une vraie relique, comme le plus précieux objet de l'héritage paternel.

Calculez maintenant le tort immense fait à la civilisation de la province de Constantine, par l'enlèvement de ces huit cents volumes, qui vont être relégués sur les rayons d'une bibliothèque. Combien de pères de famille qui ne pourront plus continuer l'instruction de leurs enfants par ces lectures du soir qui étaient d'habitude héréditaires ?[18]»

Et pour finir, cette question : quelle est la cause de cette maladie, très répandue chez certains de nos auteurs en quête d'une notorité outre Méditerranée, qui consiste à aller systématiquement visiter un de nos vastes cimetières pour y profaner une tombe ?

H. K.

1 Cité par M. Emerit, op cité p. 108
1 Lettre du ministre de la guerre à Damrémont, 22 mai 1827
2 Pellisier de Reybaud, Annales, tome 3, p 236
3 C.A. Julien, ibidem p.140
4 *Ahmed bey, Memoires*, trad. M. Emerit, Revue africaine n°93, 1949, p.102
5 E .Pellisier, Annales , Alger 1839, tome 3, p.251
6 E. Mercier, les deux sièges de Constantine, p 62
7 E. Pellisier, p. 261
8 E. Pellisier, ibidem p 264
9 Cite par M. Emerit , op cité p. 108
10 *V. Devoisins, expéditions de Constantine*, Paris 1840, p 82
11 *Saint-Arnaud, Lettres (1832-1854).*
12 Dr C. Sédillot, ibidem, 238-239
13 V. Devoisins, ibidem p.76
14 Le fameux Ben Aïssa eut une piteuse fin. Devenu caïd des Zerdazas, il fut destitué plus tard pour trafic de monnaie.
15 C.A. Julien *Histoire de l'Algérie contemporaine*, éd.Casbah, p 142
16 Recueil de documents sur la prise de Constantine en 1837. Paris 1838, p. 126.
17 Desvoisins op. cité p.140
18 M. Wagner, Lettres sur l'expédition de Constantine, 1838, p.87.

H. K.